

Mathieu Handfield

IGOR  
GRABONSTINE  
ET LE SHINING

Bouclard



— Flûte à merde, Stanley. J'ai encore pétié la machine à écrire.

Sur le plateau du *Shining*, une agitation générale accueillit la déclaration du grand acteur Igor Grabonstine tandis qu'un vent glacial faisait siffler les interstices du luxueux hôtel Timberline Lodge. Nous étions en Oregon et Stanley Kubrick resta caché derrière son équipe, envoyant son assistant Leon Vitali discuter avec Grabonstine.

De Kubrick ne luisaient que les yeux, cernés à outrance, dans l'obscurité.

La vaste pièce vitrée était pourtant éclairée avec art par plusieurs gigantesques projecteurs installés à l'extérieur, braqués sur les fenêtres et dont les trépieds faits d'un métal cruel et tranchant étaient retenus contre les bourrasques par de jeunes aspirants cinéastes en stage dont plusieurs mourraient d'une dégénérescence pulmonaire à la suite de

leur trop longue exposition au climat inhospitalier de la forêt du mont Hood.

— Qu'est-ce qui se passe, Igor ? de demander Leon qui arrivait tout juste à se frayer un chemin à travers les accessoiristes en panique ; on tentait de trouver une nouvelle machine à écrire, mais Grabonstine en était à son vingt-septième bris, alors les réserves s'amenuisaient dangereusement.

— C'est cette maudite Adler. On dirait qu'ils font exprès de m'en donner des fragiles. C'est allemand, pourtant, ça devrait être bâti solide...

— Il faut simplement que vous évitiez de la fracasser.

Grabonstine haussa les sourcils et, de son agile auriculaire, lissa sa fine moustache.

— Comment voulez-vous que je fasse autrement, Leon ? Dans la scène, Jack doit écrire avec fureur. Alors j'écris avec fureur ! Si seulement on ne faisait pas autant de prises...

— Peut-être pourriez-vous essayer de faire *semblant* d'être furieux ?

Et les tempes bouillantes de Grabonstine firent friser ses favoris, si bien que le coiffeur qui arrivait pour les retouches fit volte-face pour aller s'armer d'un fer plat.

— On ne fait pas *semblant*, Leon !

Et Leon eut honte.

— On ne fait jamais *semblant*.

Igor Fedorovich Grabonstine était l'acteur le plus talentueux de sa génération, de la précédente et sans aucun doute de la suivante, ce n'était donc une surprise pour personne que Stanley Kubrick l'ait choisi pour interpréter le

personnage principal de son nouveau long métrage : l'adaptation d'un des plus grands romans du maître de l'horreur, Stephen King – dont le visage, soit dit en passant, rappelait étrangement celui d'un chat.

Le seul artiste dramatique qui aurait pu porter le moindre ombrage à Igor était son illustre père, Fedor Ivanovich Grabonstine, qui, s'il possédait une palette émotive aussi variée et puissante que celle de son fils, était retenu par une certaine rigidité propre aux vieilles générations ainsi qu'à quiconque aurait fait une chute dans un puits glacial de vingt-cinq pieds de profondeur, au fin fond de la Russie, et y aurait séjourné pendant plus d'une semaine avant qu'on l'en sorte, y abandonnant l'usage de trois de ses membres ainsi que de la moitié de son visage, comme c'était son cas. Ce que le vieux Grabonstine avait perdu en polyvalence, il l'avait toutefois rattrapé en développant un étonnant coup de nerf de bœuf qu'il administrait volontiers à Igor à l'aide de son ultime bras valide, toute son enfance durant, pour lui enseigner ses leçons de jeu.

De la poche revolver de son pantalon, Grabonstine sortit l'exemplaire de *La formation de l'acteur* de Stanislavski qu'il avait hérité de son père. La reliure était de cuir et cela fit un beau son quand il gifla Leon avec.

— Faire semblant, Leon, c'est bon pour les enfants de sept ans et pour les épouses de fonctionnaires. On doit jouer ! Utiliser le *si* magique ! Mon célèbre père, Fedor Grabonstine, eut-il été vivant, il vous aurait enseigné cette leçon à grand coup de nerf de bœuf !

— Oui... Je... Pardon.

Car si Leon était lui aussi acteur, il n'était pas de la trempe de Grabonstine et n'avait jamais goûté du nerf.

— Dans ses leçons, le grand Stanislavski, maître incontesté de l'Art Dramatique, nous explique qu'il ne faut jamais faire comme tous ces soi-disant « acteurs » vaniteux et sans profondeur qui, tels des mannequins dans une vile parade, ne pensent qu'à se pavaner et à faire des grimaces. Il faut VIVRE! VIVRE, LEON!

Un accessoiriste, dont les aisselles laissaient sur sa chemise synthétique à motifs complexes d'éloquents taches de sueur, arriva sur ces entrefaites avec une machine à écrire, dénichée contre tout espoir par un stagiaire dans le débarras nouvellement hanté de l'hôtel. Le jeune garçon, roux et pourtant fier de sa trouvaille, portait les stigmates de sa bagarre avec d'anciens démons amérindiens.

— Elle est pas de la même couleur... C'est tout ce que j'ai trouvé, marmonna le rouquin.

D'un ample mouvement, Grabonstine posa, non sans une certaine brusquerie, la machine nouvellement trouvée devant lui et, de son souffle puissant, la débarrassa de sa poussière de jadis.

— Voyez Leon, je vais vous donner un exemple. Voici ce qu'un acteur tel que vous ferait. On vous dit: « Jack écrit avec fureur », et vous, vous feriez *semblant* d'écrire avec fureur.

Et, dodelinant de la tête, mimant le strabisme et laissant bêtement sa bouche entrouverte, Grabonstine se livra à une adroite démonstration qui fit s'exclamer d'un grand

rire toute l'équipe, exception faite de Kubrick qui se livrait à d'obscures méditations qui ne concernaient que lui.

— Voyez, Leon? C'est à ça que vous ressemblez quand vous jouez: un pantin vide et ridicule.

Et de jolies filles regardaient Leon et ce dernier sut qu'il resterait puceau encore de longues années.

— Maintenant, regardez comment un adepte de la Méthode de Stanislavski s'y prendrait...

Grabonstine ferma les yeux et prit quelques instants pour faire surgir son personnage et ses émotions. Un silence cérémonial était tombé sur le plateau. Chacun était dans l'attente de voir la puissante démonstration de l'Art que seul Grabonstine savait aussi bien manier.

Soudain, le grand acteur releva la tête.

Tout le monde sursauta et les femmes ainsi que les jeunes garçons retinrent leurs larmes; ce n'était plus Igor Grabonstine qui était assis derrière la machine à écrire, c'était Jack Torrance. Et Jack Torrance se mit à écrire. Sur son visage se lisaient les traces d'une profonde folie, d'un trouble démoniaque qui ne pouvait être causé que par la possession satanique ainsi que par de longues années d'abus d'alcool. Il tapait à la machine avec une furie que n'aurait pu égaler celle d'un torrent rompant un barrage, et aucun n'osait lire les mots qui tachaient d'encre bilieuse le papier blafard. Jack Torrance tapait, et tapait tant qu'au bout de quelques minutes, la machine, n'en pouvant plus, se rompit en son centre, laissant échapper un ultime soupir mécanique ainsi que le hoquet d'un ressort.

Pas un son ne vint troubler l'instant qui suivit, hormis la lamentation du vent.

Le visage couvert de sueur, Grabonstine se leva de sa chaise. Il était redevenu lui-même. Soulagés, les membres de l'équipe l'ovationnèrent et il salua avec élégance sous les applaudissements.

S'essuyant les mains à l'aide d'un mouchoir, l'acteur s'adressa à Leon tandis que le stagiaire roux se faisait donner trois gousses d'ail pour sa nouvelle expédition dans le débarras.

— Voyez, Leon ? Atteindre une telle virtuosité représente le travail d'une vie. Soyons honnêtes, vous n'y arriverez jamais, mais vous pouvez au moins mourir en essayant.

Humble, Vitali acquiesça.

— Mais dites-moi, Leon, pourquoi est-ce avec vous que je m'entretiens pour les questions de jeu ? Pourquoi ne vient-il jamais me parler directement à moi ?

Les deux hommes jetèrent un regard vers le coin d'ombre où se terrait Kubrick. À travers le tumulte du plateau de tournage, on entendit un furtif froissement de barbe, et le réalisateur n'y était plus. Seules quelques pellicules de peau morte étaient restées derrière lui et une jeune stagiaire zélée prit soin de les ranger dans une grande enveloppe cartonnée.

— Je ne sais pas... Il...

— Et pourquoi est-ce qu'on doit recommencer les prises aussi souvent ? J'ai l'impression de ne plus savoir ce que je fais !

— Il est comme ça, Igor. Il est, disons... perfectionniste.

La cloche annonçant l'heure de la pause collation interrompit les deux hommes et le ventre de Leon émit un borborygme vulgaire qui fit frissonner d'horreur la nuque fraîchement coiffée de Grabonstine.

Tout le monde se dirigea vers la cantine, laissant déserts, sauf pour la fumée des cigarettes, les longs couloirs dont la moquette aux motifs labyrinthiques ne rappelait en rien la route panoramique du mont Hood au bout de laquelle siégeait l'inquiétant hôtel Timberline Lodge.



— Oh Danny ! Regarde les montagnes ! C'est magnifique...

Les routes de l'Oregon commençaient à être enneigées et la petite voiture de Deborah Cassinger menaçait à tout moment d'aller s'écraser tout en bas de la falaise escarpée. Sur le siège du passager, le jeune Danny Lloyd regardait défiler le paysage. Son visage, secret et indéchiffrable, se reflétait sur le verre de la fenêtre et Deborah aurait pu l'admirer si le fantasque tracé du bitume recouvert d'une traître couche de glace noire ne lui avait pas causé autant de soucis.

— Ça va, Danny ? À quoi penses-tu ? s'inquiéta la nounou.

En guise de réponse, Danny se retourna vers elle et fit tourner sa langue en sens antihoraire en imitant avec une justesse troublante le bruit du crotale argentin, si bien que

Deborah, persuadée que l'enfant s'était changé en serpent venimeux, effectua un spectaculaire tête à queue qu'elle rattrapa de justesse en rebondissant sur un vieux bouc des montagnes qui s'en trouva funestement estourbi.

— Seigneur, Danny! Tu sais qu'il ne faut pas que tu me fasses des peurs comme celles-là!

— Désolé, nounou, murmura Danny, repentant.

S'absorbant dans la contemplation du blanc paysage du mont Hood, Danny se remémora les recommandations de son tuteur, un individu sage et vague, qui lui avait jadis dit: « Faut pas que tu niaises avec ton talent parce que tout le monde va capoter. »

Cassinger, se recoiffant nerveusement dans le rétroviseur, reprit son calme et s'excusa pour sa brusquerie envers l'enfant qu'elle aimait plus que tout.

— Excuse-moi, Danny, je ne voulais pas être méchante.

— Je comprends, nounou, il faut que je fasse attention.

— Tu sais que tu as un don, Danny...

Et il répondit « oui », car il le savait.

Deborah s'était occupée de ce garçon comme s'il s'était agi du sien depuis la mort de ses deux parents dans un terrible accident de guépard, survenu lors d'un exotique safari. Veillant sur lui jour et nuit, elle avait vite découvert que Danny n'était pas comme les autres. Béni par un don inexplicable pour le jeu dramatique, il était, depuis son plus jeune âge, apte à enfilier un rôle comme d'autres enfileraient une paire de bas-culottes lubrifiée à la gelée de pétrole. Il pouvait, en l'espace d'un instant, passer d'un bout à l'autre du spectre des émotions et, sans le moindre

effort, retrouver son état normal. Ses personnages, aussi incarnés et complexes fussent-ils, ne laissaient en lui aucune trace et, pourtant, durant ses prouesses, on aurait pu croire que le jeune Danny s'était perdu au point d'y laisser âme et esprit.

Le dégivreur arrière laissait sur la vitre d'angoissantes traces de neige fondue alors qu'à l'horizon se dessinait peu à peu la majestueuse et pourtant lugubre silhouette de l'hôtel Timberline Lodge.

— Tu sais que c'est à cause de ton don que monsieur Kubrick t'a choisi.

Danny, réprimant une envie enfantine et bien compréhensible de se mettre le doigt dans le nez à la recherche d'une trouvaille, acquiesça de nouveau.

— Et tu sais de quoi le film parle ?

— Ça parle d'une famille qui va prendre des vacances à l'hôtel.

— Oui, Danny, c'est exactement ça.

Car les consignes de Kubrick étaient claires : en aucun cas le jeune Danny Lloyd ne devait être mis au courant de la prémisse sanglante et inhumaine du film dans lequel il allait jouer. Tout au long du tournage, le jeune garçon devait rester persuadé qu'il prenait part à un film familial dans lequel son papa devenait un petit peu dingo, mais juste pour jouer.

— Mais, nounou ?

— Oui ?

— Pourquoi je peux jamais jouer ?

— Tu veux dire... ? Avec tes jouets ?

— Non ! Jouer comme « jouer à faire semblant »...

Deborah aurait tant aimé que Danny puisse vivre une existence normale, mais ses pouvoirs étaient si puissants...

— Tu vas pouvoir jouer, Danny, bientôt, je te le promets... Ah, d'ailleurs, regarde ! On est arrivés !

Et, n'y tenant plus, Danny enfonça de plusieurs centimètres son aventureux index à la recherche d'un trésor tandis qu'il détaillait pour la première fois les formes de la demeure où il perdrait, dans moins de dix jours, ses illusions d'enfant.

Et il trouva un machin énorme qu'il s'empressa de coller avec les autres sous le siège de cuir de la modeste, mais fiable, voiture que sa nounou garait habilement entre une camionnette et un stagiaire mort gelé, enseveli sous un tas de neige trompeur, dans le stationnement de l'hôtel.